

SOMMAIRE

Connais-toi d'abord

Le Phœnix

Informations - Livres et Revues

C. CHEVILLON

M. COSTY

Mme J. BRICAUD

CONNAIS-TOI D'ABORD

Dans la société actuelle, malgré l'apparence, à première vue harmonieuse des façades constitutionnelles, un désordre évident s'insinue en profondeur dans les États les mieux équilibrés. Le bien-être, la sécurité, la justice, la paix sont des artifices oratoires, des mots sonores, sans contact avec les faits. A chaque instant tout est remis en cause et les valeurs auxquelles l'homme s'attache et se cramponne avec l'énergie du désespoir sont ébranlées dans leur fondement. C'est pourquoi une angoisse indicible, à chaque secousse sociale ou politique, étreint les individus et la collectivité.

Devant cette incertitude croissante, certaines élites sentent venir le danger et poussent le cri d'alarme, car une chose est visible entre toutes : les conceptions sociologiques et capitalistes ont besoin d'une transformation radicale, elles sont acculées à la carence, comme le matérialisme et le positivisme tronqués dont elles sont issues. De toute part, on proclame la nécessité de revivifier, sinon d'abolir les valeurs du moment, par la restauration des valeurs morales et spirituelles. Mais aucun geste précis ne se déclenche, l'humanité, comme un vaisseau désarmé, lance un appel vers le ciel implacable et chargé de tempêtes, sans essayer d'utiliser le bateau de sauvetage accroché à ses flancs.

La reproduction et la traduction des articles publiés dans les « Annales Initiatives » ne peuvent être faites sans l'autorisation du Secrétariat de la Revue.

L'homme sait tout, ou presque, du monde extérieur, il ne sait plus rien de lui-même. La pensée Socratique résumée dans le « Connais-toi » lui est devenue étrangère, elle s'est effacée sur le fronton de toutes les écoles et même sur le portail des églises. Les programmes massifs de l'instruction moderne et les piètres vestiges de la science éducative ont faussé la base sociale. L'individu a été placé exclusivement en face des phénomènes expérimentaux ; on a développé les facultés humaines et concentré leur action vers un seul but : la domination et l'utilisation du monde visible, en fonction du bien-être matériel qui peut en résulter. Exacte en un sens, cette orientation devient fautive lorsqu'elle est exclusive. Il faut, tout d'abord, mettre l'individu en présence de son moi, lui en révéler la structure intime et le dynamisme, avant de l'obliger à les traduire en actes adéquats, car il ne saurait apprécier les réactions de son pôle positif, sans avoir conscience des bases sur lesquelles il repose. Nos actes, en effet, sont une émanation de notre être ; ils confèrent à la réalité une forme particulière capable de modifier, d'accélérer ou de ralentir certaines évolutions, dans la mesure de notre connaissance.

Mais l'enfant, l'adolescent, l'homme mûr, ignorant de son moi est irrémédiablement désarmé dans cette gestation de l'avenir ; sa sensibilité et son intelligence, sans cesse extériorisées, rendent sa volonté tributaire de la seule lumière phénoménale, il ouvrera donc dans l'anarchie ou l'empirisme. Chacune de ses passions, chacun de ses désirs, toutes ses pensées le tirailleront de côté et d'autre, mais sur leur propre terrain, sans souci de l'unité hypostatique de son moi. Certes, il se guidera sur un certain nombre d'idées et de concepts jetés en pâture à la foule par les chefs dont il recherche la tutelle, il se créera même une foi et une mystique, celles-ci toutefois n'auront aucune racine dans sa conscience personnelle et n'empêcheront pas la dispersion et l'incohérence de ses efforts. De là sont nées, aujourd'hui comme hier, car l'histoire des civilisations enregistre un jour ou l'autre cette troublante constatation, de là sont nées l'angoisse humaine et la désharmonie sociale, prodromes des déroulements.

L'homme actuel s'ignore profondément et, s'il les pressent, il ignore plus encore les possibles répercussions des événements extérieurs sur son être, et l'angoisse pénètre en lui comme un aiguillon de perpétuelle agonie. Cette angoisse, c'est la peur de nos ancêtres aux prises avec les éléments déchainés dans les forêts quaternaires. Sa crainte des fauves, sa peur des convulsions terrestres sont réduites au minimum, puisqu'il possède les moyens de les terrasser ou de les fuir, mais il a peur de l'avenir incertain. Il ne sait plus et ne peut plus adapter les phénomènes naturels, ou provoqués par l'action collective, à ses facultés intellectuelles, morales et religieuses. Il se tourne donc vers l'extérieur, comme pour se détourner de lui-même et s'étendre sur le monde physique, nouveau lit de Procuste. Alors l'angoisse et la peur s'établissent en lui et redeviennent ce qu'elles furent jadis : une faculté innée, source de déséquilibre et de torture dont la ténébreuse lumière lui révèle son éternelle solitude en face de sa conscience, en face de ses frères humains.

L'homme s'ignore-t-il réellement ? La science et la philosophie protestent. De nos jours, on étudie beaucoup la psychologie, la psychanalyse ; le freudisme prétend mettre à nu l'unique ressort de l'âme ; on parle d'introspection et de comportement. L'âme, tout d'abord, n'est pas le moi mais son support. D'autre part, dans la masse des individus, la psychologie est purement physiologique et toute mécaniste. On laisse de côté les rouages éthiques, esthétiques, religieux et ceux-ci, jamais entretenus, sont devenus inutilisables entre les mains de l'immense majorité de nos contemporains. On étudie bien le drame objectif de la civilisation, mais le drame subjectif de l'existence individuelle est méconnu comme le point précis où les deux devraient se choquer, se confondre et se synthétiser. On ne montre point aux hommes comment ils devraient créer la vie sociale au lieu de la subir ; on les aiguille vers la facilité. Aussi, nés dans un cadre millénaire dont l'apparence est encore robuste, malgré d'innombrables replâtrages, ils vivent comme leurs ancêtres, comme leurs voisins, sans se soucier de participer à la puissance créatrice dont le monde, en nous et par nous, attend une information nouvelle et sans cesse plus complète. La vie et la mort s'interpénètrent et s'engendrent mutuellement ; la paix et la guerre sont des modalités d'une même effort, tantôt destructeur, tantôt constructif ; le moi et le non-moi, c'est-

à-dire, le Même et l'Autre sont identiques sous des aspects différents. Le Même est le passé consolidé dans le présent, l'Autre c'est le futur ou le devenir, dont l'attraction est impitoyable, mais bénéfique ou terrifiante selon le cas. Toutes ces choses volontairement oubliées ou ignorées sont la source de notre carence dans la lutte entreprise pour la possession de notre fin dernière.



L'homme actuel, lorsque le malheur ou le déséquilibre le met en présence de son moi, a peur, car il se trouve devant un inconnu. Il n'a plus rien pour s'appuyer, il est seul dans les ténèbres substituées à la lumière. Emperté alors par son imagination, il peuple sa solitude de toutes les apparences fantômales du délire.

Il a le vertige aussitôt qu'il n'est plus, physiquement ou moralement au milieu de la société, car il se trouve en présence du vide, d'un abîme dénué de points de repère. En cet abîme grouille un étrange amalgame, secoué par un vortex hallucinant : la vie et la mort y sont unies par une indissoluble étreinte, sans jamais se laisser elles échangent leur marque et donnent ainsi l'impression du néant. Le moi seul et la conscience actualisée pourraient combler ce vide immense. Mais l'homme éloigné de son moi par son instruction et son éducation déficitaires est attiré par le vide de son être et s'écroule dans la désespérance. Le désir de la vie lui-même est comme annihilé.

L'homme a peur de son moi parce qu'il ignore son propre mystère. Sa conscience est trop vague, trop dispersée, trop exclusivement extérieure ; il ne la situe pas, en dehors de la douleur ou du plaisir attachés à son corps physique ou à ses cogitations superficielles. Pourtant, il veut vivre sans cesser d'être ce qu'il est. Vivre c'est préparer le futur et s'engager dans la voie du devenir ; être, c'est conserver intact l'équilibre du moi, fait d'un passé hypostasié dans le présent. L'antinomie entre ces deux aspects humains semble irréductible, car le devenir nous arrache au passé, car la vie est instable et oscille sans répit entre l'être et le néant. La solution intervient par les notions du Même et de l'Autre dont nous avons parlé, racines radicales de l'*homo duplex*, de l'homme double. Mais cette duplicité douloureuse pour

le moi qui s'ignore, reconstitue une unité réelle dans l'épanouissement du moi conscient, unité manifestée par l'effort stabilisateur de l'être, axé sur le passé et procréateur de la vie en marche vers l'avenir. L'effort va du Même à l'Autre, il semble anéantir l'être, mais le restitue immédiatement sous une forme nouvelle et plus pleine, parce qu'elle devient le présent à chaque minute de son évolution, parce que, si le Même fait place à l'Autre, celui-ci se superpose au premier, le revêt d'une potentialité génératrice du mouvement vital.

La conscience de ce passage toujours en voie de réalisation, constitue l'identité du moi positif, et, par elle, l'homme prend possession du temps intérieur, partie humanisée et intégrante de l'éternité. Elle engendre aussi l'activité extérieure, succédané de l'activité interne qui provoque l'oubli de l'individualité égoïste et peut faire de l'homme un agent de la civilisation dans le temps historique, dans le devenir périlleux de l'espèce. Dans les deux cas, en effet, l'homme mélange l'éternité au temps, il s'incorpore en quelque sorte dans le tout social et humain, c'est-à-dire dans l'ambiance générale, reflet des lois principielles de la création. Il peut aussi œuvrer, avec une efficacité complète, dans le cadre du devenir universel, par la connaissance plus ou moins parfaite de son moi, dont tous les ressorts s'échelonnent entre l'être et la vie.

Ne nous laissons donc pas subjugué et surtout divertir par le monde extérieur. Replions-nous sur nous mêmes, non pas pour nous absorber dans notre égoïsme, mais pour procéder à une auto-fécondation de notre personnalité, faire jaillir de notre être la vie latente dont il est la matrice et, par conséquent, animer, en les exprimant dans notre forme propre, les rapports nécessaires de notre pensée avec le monde extérieur fuyant et lointain. Notre esprit, alors, sera présent à lui-même et toute solitude, toute angoisse seront caduques, car nous aurons créé une unité vivante dans le domaine de la dispersion et de l'incertitude. C'est par l'intérieur que nous résorberons progressivement notre stérilité et entrerons en possession de la puissance spirituelle. Par là seulement la restitution des valeurs réelle sera un fait accompli.

C. CHEVILLON.